

VISITE D'ATELIER ////

Philipp Timischl
est né en 1989 à Graz
(Autriche). Il vit à Vienne.
Il présentera une
exposition monographique
au Kunsthaus Graz,
en décembre 2014

TIMISCHL PHILIPP

François Quintin - Chaque mois, cette chronique donne l'occasion de partager, avec un professionnel, le moment fragile et intense d'une visite d'atelier, et de mieux percevoir le travail de jeunes artistes.

William Beaucardet PHOTO

DÉTAILLANT EN TRAVERSÉES

Un très bel hôtel particulier de la rue de Londres à Paris abrite le Google Cultural Institute. Récemment ouvert, l'espace de recherche en nouvelles technologies et de promotion de la culture en ligne a mis en place un programme de résidence internationale s'appuyant sur l'incontournable plateforme 89plus⁽¹⁾, coordonnée à Paris par la curatrice Julie Boukobza.

Comme beaucoup de ses corésidents, Philipp Timischl n'a rien d'un « geek ». Il avoue même être tout à fait détaché des nouvelles technologies. Sans être véritablement vidéaste, il utilise la vidéo et l'image photographique comme les éléments d'une mécanique du regard dans une pensée de la sculpture. Il bouscule la posture physique du spectateur, le contraint à se déplacer, à prendre part à l'installation, et à fixer sur la rétine des moments dans un flot d'images sans qualité. Les installations de Timischl sont jusqu'à présent délibérément assez similaires. L'espace est peuplé de sculptures composées d'écrans plats isolés sur pieds, chacun surmonté d'une toile de lin non traitée et imprimée. Ces formes verticales sont comme des individus semblables mais singuliers qui font ensemble troupeau ou société, indifférents à notre présence.

Comment ne pas penser au *Grand Verre* de Duchamp devant cette dualité verticale, l'évidence d'une expression muette du corps souvent céleste, la machine occupant la partie inférieure du diptyque ? L'image photographique est le plus souvent extraite de la vidéo elle-même. Elle est parfois maculée d'une tache de résine transparente sans relation avec les contours de l'image. Cette redondance volontaire entre les deux surfaces offre au spectateur attentif et patient les conditions d'une possible

conjonction. On est en mesure d'attendre le 25^e de seconde de parfaite gémellité entre photo et vidéo comme pour désigner un moment d'attention fragile. Philipp Timischl entretient le suspense du détail. On pense à la perception de la peinture classique telle qu'un Daniel Arasse aimait à la traverser. Alexis Jakubowicz a brillamment décrit cette relation à la peinture dans l'œuvre de Timischl⁽²⁾ à propos de *Untitled (Two Parks)*, 2014, qui présente un jeune homme allongé regardant son ordinateur, à la façon d'une moderne *Olympia*: « Une étendue stratifiée par la toile, la résine et l'image, d'où surgit tout proche un homme qui, sans nous regarder, nous fait radicalement face. » Les œuvres, récemment présentées à la Frieze Art Fair par la galerie Vilma Gold, mettent en scène cette capture de l'attention pour le détail. Les cinq sculptures vidéo présentaient la photo à peu près identique d'un jeune homme de dos, partiellement recouverte d'une flaque de résine époxy transparente. Les vidéos, dans la partie inférieure, montraient la surface de ces mêmes toiles en vision macro, créant ainsi un dispositif d'identification à l'adresse du spectateur, où l'image et la tache ainsi amplifiées se font écho.

L'aura des œuvres de Timischl nous apparaîtrait avec d'autant plus de puissance que leur contenu s'efforce d'exprimer une trivialité de circonstance, des moments de vie où s'exhibe la vacuité d'un temps présent, laissant grands ouverts des champs de conjecture du désir, de l'attente, de rencontres, comme le laissait supposer le titre de sa première exposition institutionnelle « *Philipp, I Am Incredibly Good Looking, But I Have Nothing to Say* », au 21^{er} Haus à Vienne. Les courtes vidéos montrent des vacances en Corse, une conversation avec une amie dans une rue de Londres, des

extraits de la série télévisée *Lost* ou encore un homme devant un ordinateur qui pense à autre chose. Ses images résistent à ce qui fait narration, références historiques, documentaires ou allusions iconographiques, comme si le contenu ne résidait pas tant dans les images qu'à leur surface.

Chaque exposition de l'artiste rejoue avec subtilité un lien avec la précédente, entre autres par des photographies qui prolongent en anamorphose l'espace réel vers une vue d'exposition antérieure, comme un jeu visuel de marabout-bout de ficelle, qui envenime l'espace d'une délicate confusion temporelle. Contrairement à beaucoup d'artistes d'aujourd'hui, cette dimension auto référentielle ne participe pas d'une consécration du travail passé, mais plutôt d'une tentative de faire matière des engagements récents, sans distinction de lieux entre galeries, institutions ou foires. Son œuvre nous arrive comme une subtile rumination productive sur les enjeux contemporains d'une vie artistique : l'inscription d'une œuvre dans l'océan du monde de l'art, et la réanimation d'un regard curieux - depuis longtemps affaibli par la profusion - et ce avec des images modestes qui semblent nous faire signe. ■

notes :

1. créée par les curateurs Simon Castets et Hans Ulrich Obrist, financé par DLD (Digital, Life, Design) et la fondation Luma, 89plus est une multi-plateforme résolument jeune, qui rassemble une génération d'artistes nés après chute du mur, et dont les préoccupations se distingueraient de celles de leurs aînés.
2. Alexis Jakubowicz, « Face-surface, Philipp Timischl », in *Code*, novembre 2014